

DES SINGULIERS.

Numéro 3 // Septembre 2022



Les belles histoires se racontent sur des pages.
Les grandes s'écrivent dans la marge.

DES SINGULIERS_

Pour ce troisième numéro Des Singuliers,
Aurélie Jeannin échange avec Ulysse Le Druillennec, dit « Breton »
de son nom de Province, Compagnon Passant charpentier
du Tour de France, formateur en charpente.
La rencontre a lieu à la Maison des Compagnons du Devoir de
Tours, dans la pièce dédiée aux charpentiers, le 06 juillet 2022.



Ses phrases sont des uppercuts **qu'il vous décoche avec lenteur.**

Depuis combien de
temps
n'ai-je pas
conduit ? Mais surtout,
depuis combien de temps n'ai-
je pas écouté ? D'habitude, écouter fait
partie de mon quotidien. Chaque jour, chaque
jour, j'écoute. J'écoute les mots des autres, ceux qu'ils
choisissent pour raconter, et je tente d'en proposer pour tirer des
lignes et trouver des angles les plus justes possibles. Il fait chaud dans la
voiture et je n'aime toujours pas conduire. Il fait chaud dehors, dedans, partout et
je préfère toujours l'hiver. Mon stylo retrouve sa place dans ma main et je suis heureuse
d'écouter à nouveau. Ulysse Le Druillennec, dit « Breton », Compagnon Passant charpentier du Tour
de France, formateur, sans le savoir, avec sa stature de basketteur, sa prosodie tranquille et son âme de vieux
sage me fait du bien. Il a 27 ans mais sa philosophie de vie semble dire qu'il n'en est pas à sa première.
Ulysse a sans aucun doute voyagé à travers le temps, se réincarnant ici et là, pour nous transmettre
d'apprendre, sans relâche, à dépasser les apparences pour s'intéresser aux êtres, à ce qu'ils cachent
plus qu'à ce qu'ils montrent. Ulysse déstabilise doucement avec des phrases modestes qui s'accu-
mulent comme des punchlines. Bam. Comme il vous dirait qu'il s'appelle Ulysse et que la terre est ronde,
il vous nomme ce que vous cherchez, il vous suggère sans vous donner la leçon. Il vous enseigne sans
en avoir l'air, il vous nourrit d'une béquée parcimonieuse mais nourricière, concentrée. Il dit qu'il n'est
personne – pour donner des leçons, des conseils, des ordres. Et en étant ainsi, personne, évidemment
qu'il devient quelqu'un sur votre chemin. Désarmé, sans nulle autre ambition, pourtant phénoménale,
de conduire les êtres humains à être aussi bons que possible, il devient un guide. Ni une béquille, ni
une boussole, il est à la fois une proposition et une certitude. Ulysse n'impose pas mais suggère. Ulysse
n'impose pas mais ne laisse pas passer ce qui ne lui semble pas acceptable. Et sa fermeté non despo-
tique devient un soulagement ; Ulysse n'accepte pas tout. Ulysse laisse faire, autorise, permet, accom-
pagne, laisse aller mais ne laisse pas faire ce qui ne se fait pas. Il ne laisse pas faire la méchanceté, il lutte
contre les incohérences, il se débat avec les injustices, il se lève pour faire face à l'humiliation, pour lui
décocher un pain redoutable dans sa petite face mesquine. Face à des jeunes qui cherchent qui ils sont,
Ulysse transmet une discipline. Tracer des traits de charpente, être précis, tailler le bois et l'assembler,
être minutieux pour que tienne un toit, pour que tienne une maison, une vie toute entière. Ulysse
offre la possibilité d'un refuge et les compétences pour le construire. Son métier aide le monde à tenir
debout et j'imagine le chapelet des Compagnons qu'il forme, former à leur tour un rempart contre
l'effondrement. Voici des humains qui sauront nous mettre à l'abri, construire pour nous et pour des
siècles, des enceintes robustes. Construire du solide et du durable, laisser ainsi des messages aux
prochains. Alors que je rencontre Ulysse, j'achève la lecture de la dernière bande-dessinée d'Étienne
Davodeau, *Le Droit du sol*. Le dessinateur y raconte sa marche de 800 kilomètres, depuis Pech Merle
jusqu'à Bure, pour mettre en résonance les deux lieux. Le premier, avec ses peintures rupestres. Le
second, avec son projet d'enfouissement de déchets nucléaires. D'un message laissé il y a des siècles
vers un message laissé pour des siècles. Le Compagnon charpentier lui aussi construit pour durer, pour
nous inscrire dans une lignée d'humains, éternellement de passage, fugacement éternels. À l'heure où
moi-même, je me questionne sur ma place et mon sens intimes, Ulysse est un pansement. Je sais que
dessous, la plaie suinte toujours mais pendant quelques heures, elle n'est plus sous les feux de mes yeux
et de mon jugement, me laissant le répit de contempler les motifs colorés des pansements conçus pour
détourner l'attention des enfants. Puisse Ulysse faire de vous un charpentier, un compagnon, un
voyageur. Puisse-t-il nous aider à marcher, encore et encore, pour questionner, chercher, relier et
peut-être comprendre.

Je suis

né en Bretagne, à l'hôpital de Pabu (là-bas, un
dicton dit : « Pas bu, pas pris ! »), le 12 février
1995. J'ai un frère jumeau, Léo. Et un grand-
frère de 3 ans de plus que nous, Willy. J'ai
grandi à Goudelin, près de Guingamp, dans
une petite maison de pêcheurs de 30 m² que
ma mère a restauré, sur un bout de forêt où
aujourd'hui, il y a essentiellement des moutons.
Ma mère y vit encore.

Naître à deux, est-ce que cela change quelque chose ?

Avoir un frère jumeau, je me suis longtemps
dit que c'était simplement avoir un frère. On ne
portait pas les mêmes vêtements et nos parents
nous considéraient bien comme deux personnes
différentes. Mon père disait : « Faux jumeaux,
vrais enfants. » On dormait ensemble, on allait
à l'école ensemble mais chacun menait sa vie.
Un jour, j'ai regardé le film *Les Oubliés* ; l'histoire
d'enfants Allemands qui déminent les plages au
Danemark. Parmi eux, des jumeaux. Et l'un d'eux
saute sur une mine. J'ai tellement pleuré en
voyant cette scène ! Mon départ en Norvège dans
le cadre de mon Tour de France des Compagnons
nous a paradoxalement rapprochés, Léo et moi.
On se dit tout désormais. J'appelle Willy pour les
conseils et Léo pour partager. Willy travaille au
Puy du Fou. Il est gladiateur ou Lancelot dans des
spectacles. La première fois que ma mère est al-
lée le voir, il s'est fait égorger. Elle ne s'y attendait
tellement pas qu'elle a paniqué !

Sais-tu pourquoi tes parents ont choisi de te prénommer Ulysse ?

Je m'appelle Ulysse Morgan Hoel François.
François comme mon parrain, Hoel comme
le dieu du vent dans la mythologie grecque,
Morgan car « mor » signifie « mer » en breton,
et « gan », « naître » - mon père était marin.
Et Ulysse comme le voyageur.

Tes parents sont passionnés de mythologie ?

Ma mère est enseignante socioculturelle

aujourd'hui mais elle a beaucoup écrit dans sa
vie, entre autres des pièces de théâtre avec mon
père. Ils faisaient des marionnettes ensemble.
Des histoires de mer, de pollution, d'enfant
jugé. Je me souviens de « Petit Pierre parmi les
grands ».

Ça devait être formidable !

Ces histoires faisaient partie de notre quotidien
alors forcément, elles nous saoulaient à la fin !
Mais c'était super en réalité. Mon père nous ra-
contait des histoires le soir et était plutôt dans le
one man show. Il est IMC, infirme moteur céré-
bral. Il bégaie, peine à marcher et écrit comme
un enfant. Il a été le premier et le seul à obte-
nir le brevet d'État de voile. Il est même devenu
moniteur. Il conduisait des bus ensuite, pour du
ramassage scolaire entre autres. Nos parents se
sont énormément battus, tous les deux, contre le
jugement et le poids du regard des autres vis-à-
vis de la différence.

Quel genre d'enfance as-tu eu ?

Je suis allé à l'école bretonne Diwan de mes 4
ans jusqu'au brevet. On y parlait uniquement
le breton. Quand Léo et moi sommes arrivés au
lycée français en Seconde, à Guingamp, c'était
un tout autre monde ! Je nous revois lors du
premier cours de maths, quand la prof a de-
mandé à tout le monde de sortir son compas.
Léo et moi n'avions aucune idée de ce dont elle
parlait ! On avait la main dans le sac, attendant
de voir ce que les autres sortaient du leur. On
venait d'une école familiale où nous n'étions
que trois garçons dans la classe. On formait un
groupe qui ne s'était jamais séparé. Ça a été dur
de s'adapter. Ce n'est pas grave en soi. L'incon-
fort a du bon. Mais les sentiments de ridicule,
de honte, de gêne, cela reste en vous. On y était
plutôt habitués, avec notre père, parce que dans
la rue, on nous regardait toujours. Et puis, à la
maison, on avait des toilettes sèches ; je n'ai ja-
mais osé inviter des copains...

Le mardi soir aux beaux jours, parce qu'on
n'avait pas école le mercredi, on faisait un

barbecue avec les copains sur la plage. On se baignait. Un été, on est partis en camion tous les cinq. On a voyagé dans les Pyrénées, en Italie aussi. Pas de ceinture obligatoire à l'époque alors on jouait sur la banquette arrière pendant qu'on roulait. On dormait tous les cinq. Je dirai que j'ai eu une enfance joyeuse et simple. On avait accepté de ne pas être ni faire comme les autres. Et aussi d'être jugés tout le temps. Mon père nous a transmis le respect, de fait. Son handicap faisait qu'il invitait à respecter tout le monde. Avec mes frangins, nous avons été « matrixés » par le fait d'avoir un handicap à la maison. Les autres enfants posaient des regards étonnés sur nous, sans s'en rendre compte. Une fois, j'en ai eu marre et j'ai posé ce même regard sur un enfant. Je lui ai regardé le ventre, juste regardé comme s'il avait un problème, et ça l'a surpris. Chez ma mère, il s'agissait de convictions très fortes. Elle est partie de chez elle à 17 ans pour vivre sa vie à sa façon. Elle ne prenait pas de médicaments, uniquement des plantes et de l'homéopathie. Nous, on avait le minimum en termes de vaccins. Elle ne tenait pas tout ça de ses parents mais plutôt de ses rencontres et de ses lectures. Elle était plutôt stricte avec nous. On n'avait pas le droit de sortir boire des verres par exemple. Je ne dis pas que je ne l'ai pas fait mais ça a mis une limite, un frein pour ne pas aller trop loin dans l'excès... Elle ne laissait rien passer. Mon père menait un combat contre l'injustice et ma mère est tombée amoureuse de son combat. Ça a fait naître chez nous un certain regard. L'autre jour avec mes frères, on s'est dit que vraiment, on avait eu une belle maman. Elle a eu une grande importance dans notre vie. Mes frères et moi ne sommes pas des meneurs d'hommes mais nous avons des valeurs de fraternité très fortes. Nous ne menons pas mais nous fédérons.

Faire face à l'injustice en permanence, cela aurait pu te rendre violent ou rancunier ?

On n'est jamais devenus violents vis-à-vis des regards des autres. On n'avait pas envie de blesser parce qu'on avait été blessés nous-

mêmes. Face à l'injustice, cela ne sert pas à grand-chose de développer de la rancœur et de gueuler. Il faut mener une réflexion. Enfant, je disais « oui » à tout. Au point de m'en faire mal au ventre. Maintenant, quand ça ne va pas, je le dis. Quand ça ne me semble pas clair, pas sain, je dis stop. Il y a toujours une raison d'être déçu. C'est en sachant cela que l'on n'est jamais déçu. Et puis, on a toujours beaucoup parlé avec notre mère. Plus jeunes, dès qu'on avait un problème, on lui en parlait. Elle passait beaucoup par les rêves pour discuter avec nous. Elle avait un livre à ce sujet. Elle trouvait des liaisons, elle cherchait à comprendre avec nous la signification de nos rêves. Ça nous soulageait.

Nos parents ont divorcé quand nous avons une dizaine d'années. Ils ne s'entendaient plus et il y avait pas mal d'engueulades à la maison. À part le fait que leur amour a cassé, cela n'a rien changé au fait qu'ils sont restés nos parents. Chez ma mère, il n'y avait pas de télévision, des toilettes sèches et on parlait beaucoup. Chez notre père, c'était l'inverse. Il travaillait beaucoup et nous laissait plutôt seuls.

À quel moment as-tu ressenti l'envie de devenir charpentier ?

J'avais des difficultés à l'école, même si je suis le seul de la famille à avoir eu mon Brevet avec mention. J'ai tellement travaillé pour ne pas le louper ! J'étais dyslexique, j'avais des difficultés à lire l'heure, à écrire... Je réfléchissais différemment, plus lentement que les autres. On m'a souvent reproché d'être perché.

Tu sais ce que ces personnes voulaient dire par « être perché » ?

Pour la plupart, cela signifiait que j'étais dans mon monde. J'y ai beaucoup pensé quand je suis parti faire mon Tour de France. Un jour, lors d'une formation à Paris, un historien a commenté une fresque sur laquelle il y avait quelqu'un qui avait la tête dans les nuages

mais les pieds sur terre. Ça m'a beaucoup fait réfléchir. J'ai repensé à tous ceux qui disaient que j'avais trop la tête dans les nuages. Encore faudrait-il savoir où commencent les nuages. Il y aurait une frontière ? Ceux qui m'ont dit que j'étais perché se sont peut-être trompés. Peut-être que je voyais juste plus loin qu'eux. Ma grand-mère me disait souvent qu'il faut avoir une grande mémoire pour se souvenir des choses qui nous ont été dites ou qu'on a vécues. Pas pour les ressasser mais pour les relier et les comprendre. Le voyage et les rencontres m'aident à réfléchir, à chercher, à faire des liens, à comprendre. C'est ça qui me permet de me dire aujourd'hui que je préfère bien souvent la manière dont je vois les choses à celle de ceux qui m'ont reproché d'être perché. Moi, je ne gueule pas, ou alors très ponctuellement. Je pousse les jeunes pour qu'ils réussissent. Je ne les dégomme pas. Je pense sincèrement que tous les jeunes que j'accompagne sont de bonnes personnes.

Ulysse aurait bien un côté rousseauiste : l'homme naîtrait bon et ça serait la société qui le corromprait. Je repense aussi à Kirikou, le personnage du film d'animation créé par l'animateur français Michel Ocelot en 1998, sur les bases d'un conte africain. Dans Kirikou et la Sorcière, le petit enfant, d'une taille minuscule, rusé et rapide, doté d'une grande bonté, entreprend de découvrir pourquoi Karaba, la terrible sorcière qui tyrannise le village, est aussi méchante. J'ai vu ce film il y a des années mais je l'avais oublié ; c'est mon amie Estelle Métrot, psychogénéalogiste spécialisée dans les parcours d'enfance, qui m'a remis en tête ce conte, réveillant en moi une question que je trouve d'une puissance folle. Kirikou demande en effet sans relâche : « Pourquoi la sorcière est-elle méchante ? » Façon Orangina Rouge, cela devient : « Mais pourquoi est-il aussi méchant ? » La fiction nous invite ici, comme Ulysse, à prendre du recul. Avant de juger, ne doit-on pas se questionner et chercher à comprendre ? La sorcière de Kirikou n'est pas méchante a priori, sans raison. Elle ne naît pas méchante, elle le devient, blessée en permanence par une épine empoisonnée qui lui provoque une terrible douleur. Je ne veux pas raconter la fin pour ne pas la gâcher à ceux qui n'auraient pas regardé Kirikou et la sorcière. Grâce à ce petit garçon et à mon amie Estelle, grâce à Ulysse, je garde en tête cette question : elle n'invite pas à tout accepter, y compris le pire, sous prétexte qu'il aurait une origine, mais à chausser d'autres lunettes. Vous lirez plus tard comme cette entreprise ne fait nulle autre proposition que celle, grandiose, de changer le monde.

Tu penses que nul ne naît méchant ?

Oh oui ! Pendant mon année en Norvège, où j'ai été très seul, j'ai beaucoup lu, écrit et réfléchi. Oui, je crois sincèrement que l'être humain ne naît pas méchant. La vie que tu mènes, les conseils que tu as eus et ceux que tu n'as pas eus, le fait d'être à sa place ou non... Un tas de choses peut expliquer que l'on devienne agressif. Quand quelqu'un gueule après quelqu'un, se moque, il y a toujours une raison. Je sais qu'un mensonge cache toujours quelque chose. Je me souviens du cas d'un apprenti qui s'était fait engueuler un jour en cours parce qu'il était trop lent. Il a accepté son sort, sans dire qu'en réalité, il était fatigué parce qu'il s'était couché à une heure du matin pour aider une copine. Lors de ma première année en tant que formateur aux Compagnons, j'étais avec un ancien. Un jour, il est venu me voir en me disant qu'il trouvait que je parlais trop aux jeunes, que je leur expliquais trop les choses sur des sujets de morale. « *Quand tu fais ça neuf fois dans la même journée, ça ne sert plus à rien.* », il me disait. Je crois exactement l'opposé de cela. Un enfant ou un adolescent qui arrive, il ne sait rien. Il ne sait pas. Et quand on ne sait pas, on reproduit les conneries qu'on observe. Si on donne un bon exemple, on les fait devenir plus responsables, plus grands.

Je discute de cela avec mon mari. Il mévoque un reportage qu'il a visionné dernièrement. Une nourrice doit gérer un enfant qui tape sans cesse les autres. Elle décide de lui offrir une caresse à chaque fois qu'il a un geste violent envers elle. Au fil du temps, l'enfant comprend et abandonne de lui-même sa violence. Je n'ai aucune culture religieuse et ne saurais commenter le « Si on te giffle sur la joue droite, tends la joue gauche. » Je ne cherche pas non plus à convaincre du fait qu'il faut se laisser faire en toutes circonstances et accueillir la brutalité sans réagir. Mais j'y entends que face à la violence, répondre par la violence est clairement contre-productif. Faut-il un bon sens on ne peut plus prosaïque ou une sagesse inouïe pour comprendre la pertinence de cet adage ?

En tant que formateur aux Compagnons, je m'occupe de 70 jeunes. Mon souhait est que chacun avance à son bon rythme. Si on veut aller trop vite, si on gueule tout le temps, on passe à côté de tout. Je ne peux pas faire une formation pour 70. Je ne peux pas non plus en faire 70. J'essaie de comprendre tout le monde, chaque envie, mais dans un même esprit, pour faire œuvre commune. Ils commencent ensemble et ils vont dans la même direction, mais de manières différentes.

Cette année, j'avais un apprenti qui se faisait taper dessus par les autres. Un jour, il vient me voir pour me le dire. Qu'est-ce que je fais ? Je ne sais pas ce que je dois faire ! Je lui dis de revenir me voir si ça se reproduit. Bien sûr, ça se reproduit et il ne vient pas me le dire. Je percute un jour. Je comprends qu'il se fait malmener. Je regroupe tout le monde et je leur

demande de s'expliquer. Celui qui se faisait embêter a pris la parole pour expliquer qu'il avait déjà vécu ça au collège et qu'il reproduisait en devenant chiant, en faisant des blagues lourdes. Il a analysé son comportement. J'ai demandé si un autre avait déjà vécu ça. L'un a expliqué que lui aussi au collège, avait décidé de faire des conneries pour s'intégrer. Le débat a commencé à s'installer. La plupart de ces jeunes ont entendu qu'ils étaient nuls et que c'était pour ça qu'ils faisaient un CAP. Un enfant fait quoi quand il entend dire qu'il est nul ? Il se pend ? Je trouve ça tellement fou. Tellement fou... Les métiers manuels manquent encore de considération. C'est en-

core une voie de garage. C'est peut-être mieux parce que ceux qui arrivent sont plus motivés que jamais et se donnent à fond.

Avant d'être formateur, il t'a fallu devenir charpentier. Comment t'y es-tu pris ?

Dès la classe de troisième, j'ai voulu entrer aux Compagnons. J'ai fait un stage de trois jours dans une entreprise de charpente. C'est là que le patron m'a parlé des Compagnons. Je n'allais pas très bien. Je voulais partir, mais pas voyager pour ne rien faire. Je voulais partir pour travailler. Je ne connaissais pas du tout les Compagnons. Quand il m'a dit : tu voyages et tu apprends un métier, je me suis dit que c'était parfait. Exactement ce que je voulais. J'ai essayé la boulangerie mais ça me faisait mal au dos d'être debout et statique. J'ai fait un stage pour conduire des bus comme mon père. Et puis, comme j'aimais marcher sur des bouts de bois en hauteur, j'ai trouvé la charpente. Mon premier patron a été l'oncle d'un ami du collège. Il m'appelle encore son « fils de charpente ».

Tes parents ont tout de suite accepté ton choix ?

Ils étaient d'accord mais ne voulaient pas d'un CFA – Centre de Formation des Apprentis - mal réputé. Derrière ça, il y avait l'enjeu de redorer le blason du métier. Ma mère a toujours cru en ses enfants. Elle nous a toujours poussés dans ce que nous voulions faire. Grâce à elle, nous nous sommes toujours sentis à notre place. On pouvait penser ce qu'on voulait, sans redouter d'être jugés. C'était un grand soulagement. Elle disait qu'il était possible d'être au chômage mais que l'important était de faire quelque chose, d'essayer toujours. Elle avait des objectifs pour nous, mais qu'elle savait nous faire passer au fil des discussions, en nous expliquant, en prenant le temps, sans jamais rien nous imposer de manière frontale. Tu veux faire ça, moi je voudrais ça pour toi, comment faire... ?

Quand j'ai dit que je voulais partir aux Compagnons dès la fin de ma troisième, elle m'a tout simplement dit « non ». Elle était d'accord pour le CAP mais après le Bac. Je suis donc allé au lycée français général. En classe de première,

ma prof principale a estimé que je n'avais pas le niveau et m'a invité à faire un CAP. J'ai dit : « Oui, je ferai un CAP mais après le Bac. » Je voulais choisir. J'ai beaucoup bossé pour obtenir mon Bac. Pour l'épreuve d'histoire, j'ai eu un tiers de temps supplémentaire en raison de mes difficultés. J'ai eu 18/20. C'est la meilleure note de ma vie ! Il m'est arrivé plus d'une fois de vouloir arrêter l'école mais je gardais en tête mon projet. J'ai accepté la contrainte et j'ai persévéré dans la difficulté. M'en sortir avec une mention au Bac, ça a été une réussite pour moi.

Après ça, je suis allé aux portes ouvertes des Compagnons de Saint Briec. Il y avait un questionnaire à remplir pour expliquer qui on est. Il y avait une question plus précisément : « Si deux amis parlent de vous, que disent-ils ? » J'ai répondu qu'ils diraient que je suis un rigolo, que je fais des blagues... Je ne savais pas trop quoi dire... Un jour – j'étais près du feu à la maison, je m'en souviens – j'ai reçu une enveloppe. C'était la lettre pour dire que je n'étais pas accepté. Mais que je pouvais retenter ma chance. J'y suis retourné, j'ai rempli le questionnaire, en mettant d'autres réponses, et j'ai été accepté.

À ce moment-là, tu sais exactement ce dans quoi tu t'engages ?

Pas vraiment. Je savais que je m'engageais pour un an minimum mais honnêtement, je ne savais pas trop ce que j'allais faire... L'idée du voyage me motivait vraiment, plus que le métier en lui-même pour lequel je n'avais pas encore eu de révélation.

Comment débute ton parcours de Compagnon ?

Je suis rentré aux Compagnons de Nantes ; c'est là que se situaient la Maison des Compagnons dans laquelle je vivais, ainsi que l'entreprise d'ossature bois où j'avais été embauché. En revanche, j'étais au CFA d'Angers. C'était en 2013.

Au travail, les collègues m'engueulaient beaucoup. Un jour, alors que j'avais mal pointé, l'un d'eux m'a traité de connard. Je me revois tout tremblant sur mon échelle. Je lui ai demandé d'arrêter, il m'a répondu que je n'avais pas à lui répondre. « *Je ne réponds pas, j'explique !* » Certains s'amusaient à me viser avec le cloueur pneumatique. J'acceptais parce que je me disais que certains étaient bons et que j'étais là pour apprendre. J'avais envie d'apprendre, et c'est une envie qui ne m'a toujours pas quitté. J'ai envie d'apprendre tous les jours.

Certains aspects de l'histoire d'Ulysse me renvoient aux deux premiers Singuliers. À l'audace de Laurent Combalbert, négociateur professionnel, ex-membre du RAID, qui n'hésite pas à transgresser la règle pour servir ce qui lui semble juste, et qui a traduit sa raison d'être par « inspirer et transmettre ». Je pense aussi à Shanty Baehrel, à son enfance atypique dans une famille mormone et à son parcours scolaire ; comme ceux d'Ulysse, ils questionnent les voies tracées et invitent à célébrer les itinéraires bis. Les deux ont créé leur chemin, sous les regards des autres. Ces trois premiers Singuliers forment un trio dont j'admire la capacité à écrire sa propre histoire, dans la marge, mais de façon si volontaire, si forte. Ils incarnent une formule qui me semblait désuète, je vous l'ai déjà dit : tout est possible. C'est une responsabilité qui me semble vertigineuse et grisante à la fois.

À l'issue de la première année d'apprentissage, on a un travail d'adoption à présenter. C'est une maquette qui permet de prouver sa motivation à partir sur le Tour de France. Avec ce travail, on est adopté par tous les Compagnons et on obtient son nom de province, qui correspond au nom de l'endroit dont on est originaire. Pour moi, « Breton ».

Pour réaliser cette maquette, on choisit un parrain parmi les Compagnons. Comme je n'étais pas très bon, le mien m'a beaucoup aidé. D'autres Compagnons m'ont aidé aussi, parce qu'ils trouvaient que j'étais quelqu'un de bien. Ils m'ont rendu ce qu'ils ont estimé que je leur avais donné. Mon travail d'adoption était une marquise à trois pentes, deux étaux coupés en deux. Tracer, rembarrier, tailler, lever, on a fini à 06 heures le matin où il fallait rendre. J'ai revu mon parrain plus tard. Il a fait mine de ne pas me connaître avant de me lâcher : « *Je ne voulais pas t'adopter moi !* »

Ça te fait quoi de repenser à ça ?

Il ne me trouvait pas assez bon. Mais personne ne devrait avoir à juger la vie d'un autre. Il faut être plus simple que ça : tu veux y aller, vas-y ! Ce n'est pas une personne qui nous adopte, ni même les Compagnons, c'est un métier. J'ai été adopté par le métier.

Tu évoques le nom de province que tu obtiens à l'issue de ton travail d'adoption. Mais vous pouvez être plusieurs Bretons ?

Oui, mais à l'issue de notre Tour de France, on présente un travail de réception. C'est un travail d'objectif. À son issue, on choisit, ou on vous donne, votre nom complet qui doit dire qui vous êtes. Moi, j'ai hésité entre « Breton cœur loyal » et « Breton va de bon cœur ». J'ai choisi ce dernier. On doit être capable de porter ce nom toute sa vie. Il est le support d'une réflexion, d'un travail permanent sur soi. Moi, j'y vais souvent franco dans la vie. Quand je me trompe, je m'en sors, en prenant un autre chemin. Parfois, j'en fais trop, je suis trop présent. Je peux me tuer à la tâche. Je me suis vraiment demandé si j'étais capable de porter ce nom pendant 70 ans. Avec lui, j'apprends à être plus raisonné, à faire autrement, à me ménager. Il me rappelle ma façon d'être car je vais et je fais de bon cœur mais aussi, il me questionne pour faire attention à ne pas en faire trop.

Tu as d'autres exemples de noms ?

Je connais des « Alsacien le bien décidé », « Nantais prêt à bien faire », « Île de France l'enfant réjoui ». Chaque nom correspond à celui qui le porte.

Cette tradition me fascine. Quel nom vous donneriez-vous ? Quelle dénomination associeriez-vous à votre origine géographique pour vous définir et vous inspirer ? Entre l'ancrage et l'élan, un nom comme des racines et des ailes. Impossible de prendre ça à la légère ! Il me faudra du temps pour y réfléchir. Et vous ?

Tu évoques beaucoup le fait de se questionner et chercher à être une bonne personne. Au-delà de l'éducation que tu as reçue, ce sont des valeurs de Compagnons ?

Les Compagnons ont sept vertus : la fidélité, l'honnêteté, la fraternité, le courage, la générosité, la discipline et la patience. Ces vertus doivent servir notre savoir-faire et former des êtres. Ce ne sont pas des mots à apprendre par cœur. Il faut les appliquer très concrètement, s'efforcer de le faire, transformer les paroles en actes. Sinon, pourquoi est-on là ? La fidélité, c'est aller jusqu'au bout de ses engagements. La fraternité, c'est chercher à se comprendre et s'entendre, travailler dans une bonne ambiance, ne pas se dégommer, ne pas se juger. L'honnêteté, c'est ne pas cacher ses erreurs par exemple. En charpente, quand on rate une pièce, on appelle ça « faire un mort ». La générosité ; cette vertu me fait penser à cette phrase : « Heureux les généreux attirent vers eux les êtres. » Le courage, il en faut pour partir de chez soi à 15 ans, supporter d'être seul, résister aux problèmes, tenir tête parfois à trente personnes qui disent toutes que tu es mauvais. Le courage, c'est aussi celui de réaliser des chantiers, soi-même et avec d'autres.

C'est le courage de se dire qu'on va y arriver, c'est finir ce qu'on a commencé. Quand on donne tout, on finit toujours bien. La discipline c'est très important car il est très facile de dévier, de se laisser couler. Il faut sans cesse se rappeler : « Je suis là pour quoi ? ». La discipline, c'est, même seul, faire le meilleur. C'est tenir les horaires aussi. Enfin, la patience : c'est par exemple partir dix ans pour enfin rentrer chez soi, en Bretagne... !

Combien de temps dure un Tour de France de Compagnon ?

En théorie, à 15 ans, tu fais deux années d'apprentissage. Ensuite, deux-trois ans de Tour de France. Et enfin, trois ans de devoir avant de devenir sédentaire.

C'est quoi le devoir ?

C'est une façon de rendre aux Compagnons ce qu'ils t'ont donné. Souvent, on passe un an dans une Maison de Compagnons en tant que rôleur puis deux ans d'une autre gâche. La mission de rôleur consiste à aider le prévôt qui dirige la Maison, pour faire avancer la communauté. « Prendre la gâche », c'est exercer une mission dans la Maison ou dans l'association - prévôt, secrétaire de corporation, compagnon itinérant...

Quand on fait son Tour de France, on est dans une ville de septembre à mars, puis on change d'avril à août. Moi, j'ai fait deux ans d'apprentissage, à Nantes puis à Lamothe-Landerron, dans le Sud-Ouest. Ensuite, de 2015 à 2020, j'ai fait l'hiver à Besançon, l'été à Nancy, l'hiver à Dunkerque, l'été à Paris. Ensuite, je suis parti un an en Norvège. Après, j'ai fait Cagnes-sur-Mer, L'Argentière-la-Bessée dans les Hautes-Alpes où j'ai fait mon travail de réception et où j'étais rôleur. Ensuite, j'ai passé l'hiver en tant que rôleur à Lyon puis l'été à Tours. Après, pour mes deux ans de gâche, j'ai choisi d'être formateur ici, à Tours. Mais avant tout cela, il faut savoir qu'à la fin de mon apprentissage, je n'ai pas obtenu mon examen...

Tu as dû le repasser ?

Oui mais il me fallait retrouver un patron. Un prévôt m'a trouvé une place et je suis parti à Lamothe-Landerron près de Bordeaux. Là-bas, j'étais en décalage avec les autres. Ils avaient leur CAP mais pas moi, alors que j'étais adopté. Je me suis fait harceler. On me testait en permanence. Je devais sans cesse prouver ma valeur. On me jugeait, on m'excluait des repas, des fêtes, de tout... Ma mère pleurait au téléphone, me conseillait de partir. Mais c'était clair pour moi : personne, et surtout pas des cons, ne pouvait dicter ma vie. Heureusement, au CFA, contrairement à la Maison, ça se passait très bien. J'ai fini par obtenir mon CAP. J'ai enchaîné avec le concours du Meilleur Apprenti de France ; j'ai remporté la médaille d'or départementale et l'argent régional.

Que te dis-tu aujourd'hui, en me racontant cet épisode ?

Je retiens qu'en réalité, je n'étais pas mauvais. Il me fallait juste du temps. Vivre là où personne ne t'aime, ça a vraiment été très dur. J'avais l'impression de ne plus avoir d'âme. Avec ce genre d'épisode, tu apprends, certes, mais ça marque. C'est là que je me suis convaincu que je finirai mon Tour de France. Je ne voulais pas voir ce genre de personnes diriger des jeunes. Je me suis forgé mon idée : ne jamais juger les gens.

Même à ce moment-là, tu ne ressens pas de la rancœur ?

Je ne leur en veux pas. Je connais la puissance de l'effet de groupe. Ce que je voulais avant tout, c'était qu'ils comprennent qui je suis. Pour ça, il ne fallait pas être violent, il fallait les aider. Alors, j'ai continué dans ce sens. Quand ils ne m'invitaient pas, je ne faisais pas comme si de rien n'était. Je le leur disais : « *Vous parlez de la soirée d'hier ? Pourquoi je n'étais pas invité ?* » Là, les caïds devenaient ridicules.

Parce qu'ils comprenaient qu'ils avaient été cons. Ils savaient au fond d'eux que ce n'était pas bien.

Au cours de mon Tour de France, j'ai eu une douzaine de patrons et j'ai rencontré beaucoup de collègues. La plupart me gueulait dessus. Mais quand j'étais à Dunkerque, je travaillais sur un bateau et j'ai rencontré un ancien qui était l'opposé. Il n'était que bienveillance. Il a même pris une journée pour m'aider à lever mon chantier. Il m'a donné envie de bosser, plus que n'importe quel type qui m'a gueulé dessus. Certains ne savent même pas qu'on peut motiver quelqu'un sans crier. On doit pouvoir dire que quelque chose ne va pas, sans être méchant pour autant. Il faut être honnête : dire quand ça va et dire quand ça ne va pas. Il y en a marre de la culture du « *Il faut gueuler pour faire avancer* ». Moi, je pense que c'est de se sentir soutenu qui permet de progresser. Quand on n'a pas peur de se faire engueuler, on ose appeler son patron pour lui poser une question. On évite ainsi des problèmes, on gagne du temps. Cet ancien était allé en Norvège et il m'en a parlé. C'est comme ça que j'ai décidé de partir là-bas.

Tu sembles avoir une boussole intérieure très forte, qui te permet de prendre des décisions. Comment tu fais ?

Je crois que ma vie de famille m'a solidement formé et m'a aidé à choisir mon chemin. Il faut écouter son cœur. Il a souvent de l'avance sur nous. Il sait ce qu'on veut vraiment faire. J'ai écouté mon corps et j'ai vu que ça me donnait envie d'aller travailler à restaurer des maisons anciennes en Norvège. Ma mère m'a souvent demandé quand je rentrais et mon frère m'a dit un jour que je n'étais plus vraiment de la famille, à force d'être loin. J'ai pensé à moi, j'ai été égoïste, j'ai répondu à mes volontés. Ce n'est pas mal. Je n'ai pas de regrets vis-à-vis de ça. Je rendrai tout ça. Ma mère n'a pas beaucoup d'argent. Je restaurerai sa maison. Je peux donner trois ans de ma vie à mes parents.

Leur rendre ce qu'ils t'ont donné, comme tu l'as fait chez les Compagnons. Mais tu as besoin de gagner ta vie ?

C'est quoi gagner sa vie ? Gagner de l'argent ou gagner du temps avec des gens avec lesquels on a envie de vivre ? En vrai, de combien d'argent a-t-on vraiment besoin pour vivre ? Je ne vois pas mieux que de donner la même chose à ceux qui n'ont rien qu'à ceux qui ont les moyens. Si j'ai du bois et du savoir, paf Chocapic, je peux faire une maison ! Donner beaucoup aux autres, c'est un moteur chez moi. Je n'ai pas envie de construire des maisons neuves. L'intérêt pour moi, c'est de réutiliser des vieux bois, de réemployer les matériaux, de restaurer. C'est ça l'avenir.

Apprendre le métier de charpentier, c'est avoir un savoir pour abriter des gens. Une maison, c'est là où l'on est tous les jours. J'aime l'idée de savoir les construire ou les restaurer. Un savoir-faire, cela permet de rendre service, de sauver quelqu'un. Un métier comme charpentier, ce n'est pas qu'un geste. C'est une philosophie. Une philosophie théorique qu'il faut ensuite faire vivre concrètement, par ses actes. Travailler avec les autres, c'est important. S'appliquer pour couper, plaquer ou assembler, c'est important aussi. Une mentalité se voit dans la qualité de son travail.

En 2009, l'Unesco a inscrit « la tradition du tracé dans la charpente française » sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l'humanité. Écrire ces mots me fait monter les larmes aux yeux. Ulysse comme d'autres, en partageant son savoir-faire, nous replace dans le monde et le temps. Avant de débiter notre entretien, Ulysse a sorti un immense plan sur calque qu'il a déroulé sur les tables de la pièce mansardée où nous allions passer cinq heures ensemble. Dessus, des traits de formes et de couleurs différentes s'entrecroisaient selon une logique qui méchappait entièrement. Ulysse m'a alors expliqué qu'il présentait ce plan, le fruit de plus de 550 heures de travail, à tous les apprentis, pour leur faire prendre conscience de l'exigence et la difficulté du métier.

Lorsque j'ai rencontré Ulysse pour la première fois, à la faveur d'un week-end pour rejoindre mon mari qui suivait à Tours sa formation de charpentier, j'avais été marquée par le fait que l'apprentissage du métier de charpentier formait à une complexité qu'en soit, les charpentiers allaient peu, voire pas, retrouver dans leur métier ensuite. Mais qu'ainsi, en transmettant un savoir-faire manuel, même inutilisé, une tradition et un état d'esprit perduraient. Me saute aux yeux à quel point cette philosophie peut sembler à contre-courant. Quand nous avons les réponses à nos questions d'une question lancée à Siri ou à Alexa, quand nous devenons partisans du moindre effort, les Compagnons continuent d'apprendre et transmettre pour que perdure un art.

Avant qu'Ulysse commence à me raconter son parcours, nous devisons quelques minutes sur la place du numérique dans son métier. Il m'explique que nous ne pouvons pas l'ignorer mais qu'il faut le mettre à sa juste place. Tout traiter de manière informatique reviendrait fatalement à oublier les gestes et le savoir-faire en général. Très risqué. Je repense à un article dans lequel j'avais découvert l'importance de l'écriture manuscrite versus l'écriture sur ordinateur. Lorsqu'il trace un « f », le cerveau ne commande pas la main de la même façon que lorsqu'il trace un « m », alors qu'à l'ordinateur, taper un « f » ou un « m » sur son clavier est un geste quasi-identique. Cette information m'avait stupéfaite, et j'aime entendre Ulysse raconter l'importance d'entretenir les compétences de notre cerveau au profit d'un monde plus beau, plus juste, moins immédiat et moins limité.

Un métier comme charpentier, on l'apprend toute sa vie. Au-delà du geste, c'est un état d'esprit. Un état d'esprit, cela change une façon de faire le même boulot que son voisin. Il m'est arrivé d'avoir des retours qui expriment exactement ce que je cherche à faire en tant que charpentier formateur : « *On connaissait les règles des Compagnons mais avec toi, on les applique.* », « *On a appris à donner sans recevoir.* » La mise en acte des vertus de principe ! Apprendre un métier, c'est l'explorer. Ça ne s'apprend pas dans les livres. Certains ne savent pas ce qu'ils viennent chercher aux Compagnons. C'est quoi un métier finalement ? Mon objectif, c'est que les apprentis découvrent ce qu'ils veulent faire. Dans la promotion cette année, un apprenti a décidé de finalement devenir tatoueur. Parfait. Moi, je ne suis personne pour lui dire si c'est bien ou pas. J'ai 27 ans, 8 ans d'expérience seulement, je ne suis pas celui qui sait tout, le sachant absolu. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Faites et vous verrez. Moi, je donne certaines clés, je soutiens et ils voient. Être formateur, c'est transmettre. C'est prendre les gens comme ils sont et les faire devenir ce qu'ils ont envie de devenir. C'est apprendre pour moi aussi. En essayant d'expliquer aux jeunes, je comprends différemment mon métier. Je découvre pourquoi certaines choses que j'ai apprises en copiant ceux qui m'apprenaient, sont faites de telle sorte. Pourquoi sur son épure, on fait toujours filer les traits ? On le comprend sur son premier chantier, quand on réalise que si on n'a pas fait filer les traits, au moment de la mise sur ligne, certaines pièces cachent certains traits. La mise sur ligne, c'est le fait d'empiler les pièces de bois sur l'épure pour pouvoir les tracer. On dit vite de quelqu'un qu'il est mauvais. On catégorise très vite. Mais connaître son métier, ce n'est pas l'apprendre par cœur. C'est le comprendre. La charpente, c'est un savoir-faire qui s'apprend énormément en observant puis en faisant à son tour. C'est du bouche à oreille depuis des centaines d'années. C'est ça que nous devons préserver.

L'épure est le dessin au trait qui « donne l'élevation, le plan et le profil d'une figure projetée avec les cotes précisant ses dimensions ». Le métier de charpentier dispose d'un glossaire impressionnant et passionnant. En écrivant Ulysse pour vous le raconter, je me dis que nous prenons, l'un comme l'autre, du plaisir dans la précision. Quand nous alignons un projet et une réalité. Quand il assemble parfaitement des pièces, quand je trouve les mots justes. Rien n'est jamais sûr, jusqu'au bout, mais c'est une exigence pourvoyeuse d'une grande satisfaction (et parfois aussi, de déception).

Qu'as-tu fait lorsque tu es parti en Norvège, seul, à 22 ans ?

J'ai travaillé à la restauration d'une ville en bois pour l'Unesco. On travaillait entièrement à l'ancienne, à la hache. J'en ai appris des choses ! C'est là que j'ai réalisé ma première roue à eau sur un moulin. C'est bon de se forcer à apprendre ce que l'on ne sait pas faire ou ce que l'on a peur de faire. Et pour ça, une seule façon : faire. Il faut essayer. Sinon, cela sert à quoi de vivre ? Pour la roue à eau, j'ai été honnête : je ne savais pas faire mais j'avais la volonté de faire.

Comment s'est passée cette année loin des tiens ?

J'ai eu envie de partir seul et en voiture. Sauf que je n'avais qu'une vieille Citroën avec déjà 300 000 kilomètres au compteur. Et pas d'argent. Seulement 900 euros prêtés par mon père. J'ai trouvé un vieux camion, pour une modique somme, que j'ai aménagé pour y vivre. Et le 26 juillet 2017, je suis parti. Je suis passé voir mes grands-parents en Vendée. Au moment du départ, mon grand-père m'a pris dans ses bras et m'a dit : « *On ne se reverra pas, Ulysse.* » Bien sûr, j'ai pleuré. Puis, j'ai pris la route - Allemagne, Pays-Bas... En Allemagne, les Compagnons sont très facilement reconnaissables : ils voyagent à pieds uniquement, ils n'ont pas de téléphone. Juste un baluchon et leur tenue traditionnelle - chapeau noir,

pantalon en velours à pattes d'éléphants... En Norvège, je vivais dans une maison qu'on m'avait prêtée contre des services comme peindre les murs. C'était tout petit. Dans la chambre, je touchais les murs avec ma tête et mes pieds. Avant d'avoir ma première paie, j'ai vécu avec mon réchaud et les 60 bocaux que ma marraine m'avait préparés. Du délicieux lapin au cidre ! Sur place, j'ai essayé de me construire une vie personnelle mais c'était difficile. Je me suis inscrit à des cours de danse traditionnelle mais les participants n'étaient pas franchement dans ma tranche d'âge ! Le mercredi, je dansais le swing avec ma voisine. Une petite grand-mère que j'avais aidé en déneigeant devant chez elle. Elle m'en a fait des plats pour me remercier ! À Noël, mon grand-père est décédé. Ça a été une période difficile. Il faisait moins 30 degrés. La joie manquait à mon quotidien. Même quand on se fait des connaissances avec lesquelles on discute ou on blague, ce n'est pas la même chose que de rire dans sa langue natale. Je n'ai pas eu de fou rire pendant un an ! J'ai rencontré la solitude mentale. Et une chose est sûre, plus on est seul, moins on a envie d'aller dehors. Il m'est arrivé de me forcer, vraiment me forcer, à sortir. Morale de l'histoire : être tout seul ne me convient pas. J'ai exploré mais non, définitivement non.

Quand on fait un Tour de France comme tu l'as fait, à changer de ville tous les six mois, il est impossible de construire une vie personnelle ? Amoureuse, par exemple.

J'ai refusé de tomber amoureux. Comme Ulysse pendant son voyage jusqu'à Ithaque, qui doit veiller à ne pas se laisser emporter par le chant des sirènes. Je suis resté accroché à mon mât, à mes projets. Je n'aurais pas voulu avoir à choisir entre rester et partir alors que je savais que je voulais revenir en Bretagne, de toutes les façons.

Confession inavouable pour une diplômée de lettres : je n'ai pas lu l'Odyssée d'Homère, qui raconte le retour d'Ulysse jusqu'à son île, Ithaque, pour y retrouver son épouse Pénélope. Je vais même plus loin, je n'aime pas les cours de mythologie à la Fac. J'y étais complètement hermétique, ces récits se heurtant à ma logique qui cherchait à démêler le vrai du faux, ne sachant où situer ces fictions constitutives. C'est mon fils Robin, qui a lu l'Odyssée d'Homère pendant cette année de Sixième, qui m'en a transmis les grandes lignes, alors que de drôles de coïncidences venaient se percuter. La semaine où je rencontrais Ulysse, j'entamais la lecture du premier roman de la philosophe Marie Robert, Le Voyage de Pénélope, qui au-delà du parcours d'une jeune trentenaire en pleine crise existentielle, mentionne le voyage d'Ulysse. Et que dire de cette bande-dessinée que je choisis d'emprunter à la médiathèque - L'obsolescence programmée de nos sentiments, de Zidrou et Aimée de Jongh ? L'histoire de deux sexagénaires qui se voient vieillir et qui retrouvent l'amour l'un avec l'autre. Le héros se prénomme Ulysse, mais ça, je ne le découvre qu'à la page 15. Que cherche à me dire l'Univers en mettant tous ces Ulysse sur ma route ?

Quels souvenirs gardes-tu de la Norvège ?

Là-bas, j'ai rencontré un gars qui conduisait des chiens de traîneaux. Un jour, il a eu des problèmes d'argent et il est venu me demander de l'aide. J'ai trouvé ça dingue que moi, qu'il connaissait peu, je sois la seule personne à qui il ose demander de l'aide sans avoir peur d'être jugé. Il m'a invité à la plus grande course de chiens de traîneaux d'Europe. Je suis parti avec lui et une nana, en tant que handler, c'est-à-dire soutien du musher qui fait la course avec ses chiens. C'était la première fois que je prenais l'avion, pour rejoindre Finmark. Il faisait jour tout le temps et il y avait de la neige partout. J'ai vu de magnifiques aurores boréales tout en grillant des saucisses sur le feu. Ce sont de très bons souvenirs.

Sur la route du retour de Norvège, je suis passé par l'Allemagne. J'en avais marre d'être tout seul et je cherchais de la fraternité. À Lubeck, je suis rentré dans un bar mais je me suis ennuyé. Soudain, j'ai entendu des chants sur le port. Des Polonais m'ont proposé de les rejoindre sur leur bateau. J'ai prisé du tabac à la menthe avec eux et j'ai chanté toute la nuit. C'était tout ce dont j'avais besoin ! Ensuite, je suis rentré en passant par la Pologne, la République Tchèque, Prague...

Le retour à la maison a été compliqué. Je crois que mes proches ne me reconnaissaient plus vraiment. Je suis reparti sur mon Tour de France. Je suis allé dans une Maison avec beaucoup de gens et beaucoup de travail. J'ai dû cravacher très dur car j'étais en retard sur ma progression, jusqu'à mon travail de réception.

Quel était ton travail de réception ?

Une reproduction de la charpente de Notre Dame de Paris. Nous étions une quinzaine à travailler dessus.

Qu'est-ce que le récit de ton parcours t'inspire en le racontant ainsi ?

Je réalise qu'il y a quand même eu de la tristesse... Je vois toutes les fois où l'on m'a dit que ce n'était pas possible pour moi et que j'ai réussi à le faire... Cela fait que je crois, de façon très ferme, que l'on choisit ce que l'on fait. Et on peut tout faire ! Avec ce qui sort de la terre, on parvient à fabriquer des voitures ou des ordinateurs. C'est à peine imaginable. Si c'est possible, alors moi, je peux faire tout ce que je veux, être qui je veux. Je suis libre de penser et faire ce que je veux. Cette idée me soulage. Ceux qui disent que c'est impossible ont tort. Tout est possible, c'est fou, non ?! Et on peut réussir sans gueuler ni taper !

On me dit que je vois parfois les choses en noir. Une vie complète, c'est accepter ce qui n'a pas été et adorer ce qui a été. Il y a beaucoup de choses que je n'aurais jamais faites si je n'étais

pas parti. Je ne comprends pas pourquoi tout le monde ne voyage pas. Partir, c'est quitter quelque chose mais c'est aussi apprendre quelque chose.

« Il faut écouter son cœur. Il a souvent de l'avance sur nous. » « Apprendre un métier, c'est l'explorer. Ça ne s'apprend pas dans les livres. » « Être formateur, c'est transmettre. C'est prendre les gens comme ils sont et les faire devenir ce qu'ils ont envie de devenir. » « Une vie complète, c'est accepter ce qui n'a pas été et adorer ce qui a été. »
Quelqu'un d'autre pour les punchlines l'air de rien ?!

Qu'est-ce que t'évoque le terme de « singularité » ?

Être singulier, c'est faire tiquer les gens, les interpeller. Un singulier, c'est quelqu'un qui fait ce qu'il a envie de faire. Il est peut-être tout seul à le faire mais il le fait quand même. Je crois que tout le monde peut être singulier. Chacun a une vie particulière finalement.

Te perçois-tu comme quelqu'un de singulier ?

Je crois que le cadre familial dans lequel j'ai grandi était singulier, et que ma vie jusqu'à aujourd'hui l'a été.

Tu connais quelqu'un de singulier ?

Mes parents sont deux personnes singulières. Mon père vit avec un handicap. Dans sa vie, au-delà des préjugés, il s'est battu contre une leucémie, il a eu un AVC. Suite à plusieurs chutes, il a dû être opéré. Les médecins ne lui promettaient pas de remarcher un jour. Une chance sur trois. Mais il a remarché. Je ne sais pas vraiment comment ils se sont rencontrés, mais ensemble, mes parents se sont accrochés à quelque chose de juste. Ils ont œuvré à leur manière à changer le regard sur la différence. Ma mère s'est battue contre beaucoup

d'injustices - les nitrates, les algues vertes, et j'en passe. Aujourd'hui encore, quand quelqu'un a un problème, il appelle ma mère. Elle est une meneuse.

Comment vois-tu ta vie de sédentaire ?

J'aimerais participer à changer la vision des femmes dans notre métier. Elles sont mal vues, jugées, rejetées sous prétexte qu'elles ne seraient pas capables de porter des bouts de bois... Cet aspect du métier me dégoûte. J'aimerais créer un jour une entreprise avec beaucoup de femmes cheffes d'équipe. Nous, les hommes, nous bossons comme des bourrins et nous avons le dos cassé à 50 ans. Les femmes apportent de la réflexion. Avec elles, nous pourrions créer des machines, déposer des brevets qui faciliteraient la vie des charpentiers. Mais je ne monterai pas d'entreprise avant 40 ans au moins. Je dois d'abord savoir où je souhaite m'installer, quelle charpente on y fait... Et je veux prendre le temps de vivre.

Ton désir de comprendre et accompagner les autres doit te prendre une énergie folle, non ?

Je suis parfois fatigué, oui, d'une fatigue qui ne passe pas en dormant. Mais écouter ce qui est dit et s'interroger sur ce qui veut être dit, lire entre les lignes, c'est ça qui m'intéresse. En incarnant et en transformant en actes les vertus des Compagnons, en transmettant le métier de charpentier, ses gestes et son état d'esprit, je ne veux rien faire d'autre que contribuer à changer le monde.

Ma rencontre avec Ulysse pour écrire ce numéro s'est tenue à un moment particulier de ma vie, alors que je n'étais plus capable de travailler, ni même de me lever pour vivre, comme si tout s'était éteint en moi. J'ai dû reporter notre rendez-vous et je redoutais de ne pas avoir les capacités physiques et intellectuelles d'assurer notre entretien lorsque je me suis présentée face à lui ce jour de juillet. À l'heure où j'écris ces lignes, je ne sais toujours pas comment faire, ni pour me relever, ni pour rallumer la flamme, ni pour parvenir à composer avec cet état sans perspective. J'ai eu des soubresauts, espérant qu'écrire, ma facilité, pourrait m'aider à retrouver mon sens. Mais je n'en suis pas là. Les questions, les doutes, les incertitudes forment pour l'instant un flot qui me brasse trop violemment. Et je n'ai guère que mon inaction et mon mutisme pour y répondre. Bien sûr, cet état questionne le projet Des Singuliers. À quoi mon ambition concourt-elle ? Quelle est-elle d'ailleurs, cette ambition ? En racontant ces parcours, en proposant d'explorer les singularités, ne suis-je pas en train de participer à ce grand mouvement qui laisse penser que l'autre est vraiment extraordinaire, par ricochet, meilleur que moi, plus beau, plus grand, plus louable, plus, plus, plus ? Et moi, moins, moins, moins ? N'est-ce pas un projet élitiste ? Complexant ? Contre-productif ? Ne suis-je pas en train de laisser penser que seuls ceux qui ont des parcours singuliers sont dignes d'être racontés ? Suis-je vraiment en train de démontrer, par l'exemple, que nous sommes tous singuliers ? Autant de questions qui m'assaillent alors que ma besace de réponses reste désespérément vide. Et si je me trompais ? Et si je n'aidais personne ? Et si je participais à cette machine alimentée par les réseaux sociaux qui tend à nous faire penser que nous n'en faisons pas assez, que nous ne sommes que nous-mêmes, moins bien que les autres ? Et si ? J'essaie de me raisonner. Je macroche à Laurent Combalbert, à Shanty Baehrel et à Ulysse Le Druillennec. Breton qui n'a pas cherché à peindre son parcours plus rose qu'il ne l'a été, qui a osé dire la tristesse, la peine, la difficulté, la persévérance, le rebond, la tentative, l'espérance. Je ne perds pas de vue ma volonté dès lors : rencontrer et raconter. C'est un essai, pas une certitude. Des Singuliers essaie de raconter les singularités, pas de les prôner. Est-ce bien ce que je fais ? Ma besace sonne toujours creux mais la question est lancée. Comme est lancée ma confession, teintée d'une culpabilité qui ne s'éteint pas, de parler de ces moments où en nous, plus rien n'est clair. Merci encore de votre soutien.

Vous pouvez découvrir le visage d’Ulysse Le Druillennec dit « Breton », sous l’objectif du photographe Bertrand Béchard, sur le compte Instagram @dessinguliers.

Je dédie tout particulièrement ce numéro à mon mari, **Xavier**, qui m’a permis de rencontrer Ulysse, son formateur en charpente à Tours. Je ne connais pas de meilleur homme que mon mari pour incarner et transformer en actes les valeurs des Compagnons.

Je m’appelle Aurélie Jeannin. J’accompagne des entreprises et des territoires à révéler et nommer leur singularité pour bâtir un discours, une image, des projets alignés. Aussi, j’écris des romans. Mon premier s’intitule *Préférer l’hiver*, et le second, *Les Bordes*. Tous deux édités par Marie Eugène et son équipe, dans la collection « Traversée » de la maison HarperCollins France.

Avec Des Singuliers, je souhaite rencontrer et raconter la singularité, les singularités. À travers les rencontres de personnes de tous horizons qui excitent ma curiosité, je veux explorer comme nous sommes chacun et tous à notre manière, des êtres singuliers. Sur ce chemin, je souhaite que la curiosité reste centrale, je souhaite nous changer les idées et peut-être même, nous donner des idées. Pour tout cela, j’écoute les parcours, les évolutions, les convictions, les combats, les idéaux et je vous les raconte dans un format éditorial qui oscille entre le portrait et l’interview, et que j’ai voulu volontairement long et lent, pour prendre le temps, et tenter de limiter les distractions cognitives. Comme vous l’avez vu, pas d’exergues donc, pas d’encadrés de synthèse. Une expérience de lecture simple comme une rencontre.

Pour ce troisième numéro, avant mes mots, vous avez été accueillis par une photo de **Bertrand Béchard**. Bertrand est un photographe dont j’admire le travail (il n’aime pas que l’on parle d’art). Il est aussi l’une des personnes les plus curieuses que je connaisse, toujours enclin à poser des questions pour découvrir des univers. L’œil d’un.e photographe, les deux yeux d’un.e photographe, sont bien particuliers. Ils voient autrement, des lignes et des lumières. J’aime la façon de voir de Bertrand et je vous invite à aller consulter ses réseaux sociaux et son site web : bb.viewbook.com. Je suis très heureuse de vous proposer une vision d’Ulysse par Bertrand. Un très grand merci à lui.

Des Singuliers existe grâce aux soutiens de vos abonnements et dons, et grâce à la générosité de plusieurs créatifs comme Bertrand Béchard : Jean-Marc Pontier, Lucile Misandeau, Christophe Poissenot, Claire Samedi, pour cette première saison. Merci encore à eux.

Merci aussi à mes amis Guillaume Réglin et Nicolas Maleski (allez lire ses livres !!!) pour leur traque des coquilles lors de leurs relectures Des Singuliers.

Pour le façonnage et l’impression, même équipe évidemment que pour les premiers numéros : **Hasan Akyuz** de l’imprimerie AKPrint, dans le Loiret, à quelques kilomètres de chez moi. Des Singuliers est imprimé sur le papier Coral Book White, un papier 100 % recyclable et biodégradable, libre de chlore élémentaire dans le processus de blanchiment de la cellulose (ECF). Il répond aux certifications FSC et PEFC attestant, par un système de traçabilité, que les matières premières proviennent de forêts gérées selon les principes de développement durable.

Pour la suite, La Poste est toujours incontournable mais j’ai aussi été accompagnée par l’entreprise de routage **Dautry-Tromas**, à Ingré dans le Loiret.

Au-delà des mots, Des Singuliers soutient la **Fondation Natan** qui vient en aide aux enfants et jeunes adultes confrontés à de graves difficultés d’insertion dans la société, du fait de leur atypicité et/ou de leur parcours de vie, parfois même du fait seul de leur lieu de naissance. La frontière est parfois fine entre singularité et marginalité ; je suis heureuse d’inscrire Des Singuliers dans une démarche de partage et de soutien avec et envers celles et ceux qui avancent dans la marge.

À ce jour, vous êtes 247 abonné.e.s. Merci à celles et ceux qui ont rejoint l'aventure après avoir découvert les premiers numéros d'une façon ou d'une autre. Les abonnements à Des Singuliers restent ouverts. Abonnez-vous ou offrez un abonnement en m'écrivant : ecrire@dessinguliers.fr (40 € pour recevoir quatre numéros par an).

Bien-sûr, si vous en avez envie, s'il vous semble que Des Singuliers peut plaire à des gens de votre connaissance, n'hésitez pas à partager ce projet, en en parlant autour de vous et sur vos réseaux sociaux. Encore une fois : cette saine curiosité me ravit, parce que j'y vois une façon d'être attentif aux autres, salutaire.

Bientôt, je vous enverrai le dernier Singulier de cette première saison. J'ai hâte de le.la rencontrer et de vous le.la raconter. Après cela, nous pourrons faire le bilan de cette première année passée ensemble sur les chemins des autres. En attendant, je reçois vos messages avec beaucoup de plaisir et je vous envoie mes plus sincères remerciements pour faire vivre et soutenir Des Singuliers. Merci !

Enfin, je voulais vous dire que j'ai contribué à un recueil de nouvelles caritatif édité par **HarperCollins France**. Je partage avec vous l'intention de cette œuvre collective, à travers les mots de mon éditrice Marie Eugène, Directrice littéraire de la fiction française chez HarperCollins Traversée et HarperCollins Noir, et Eloïse Offredi, responsable éditoriale chez HarperCollins Poche : « *La santé mentale, si taboue, est en passe de devenir une priorité politique et mérite qu'on en parle. Plus elle sera visible, plus elle aura de chances d'être comprise, prise en charge, accompagnée. Pour cela, il faut une mobilisation collective. Quoi de plus puissant que la fiction pour faire connaître, reconnaître un sujet aussi crucial et, qui sait, ouvrir des possibles ?* »

Nous sommes neuf auteurs et autrices – Olivier Adam, Emmanuelle Bayamack-Tam, Karine Giebel, Émilie Guillaumin, Violaine Huisman, Julia Kerninon, Mathias Malzieu, Anaïs Vanel et moi-même, aux côtés de Gringe – à avoir écrit sur le thème de la santé mentale, chacun dans notre univers. Le recueil intitulé *Un peu, beaucoup... à la folie* est disponible à partir du 05 octobre au prix de 5 euros, dans votre librairie physique ou en ligne. L'intégralité des bénéfices est reversée à l'association UNAFAM (Union nationale de familles et amis de personnes malades et/ou handicapées psychiques). La nouvelle que j'ai écrite pour l'occasion s'intitule quant à elle, *Sous le feu*. **À très bientôt chers.ères amis.es, dans la page ou dans la**

marge.



@dessinguliers

ISSN : 2824-6713

Impression par AKPrint
27 rue de l'Industrie
45 550 Saint Denis de l'Hôtel

Direction de la publication :
Aurélije Jeannin
ecrire@dessinguliers.fr
06 77 13 99 87
aureliejeannin.fr
dessinguliers.fr

Singulier #1 : Laurent Combalbert, ancien Officier-Négociateur du RAID,
négociateur professionnel et expert en gestion de crise.

Singulier #2 : Shanty Baehrel, entrepreneuse, boss et CEO de Shanty Biscuits.

Singulier #3 : Ulysse Le Druillenec, dit « Breton », Compagnon Passant
charpentier du Tour de France, formateur en charpente.

@dessinguliers

www.dessinguliers.fr

Rencontrer et raconter
les singularités.

Des Singuliers est un format éditorial réalisé par Aurélie Jeannin, qui paraît tous les trois mois.
Des rencontres avec des personnes de tous horizons pour explorer comme nous sommes chacun
et tous à notre manière, des êtres singuliers. La curiosité comme moteur.